

À six heures et demie du matin, dans le bruit des conversations...

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 29, numéro 6 (174), décembre 1987

L'heure juste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1987). À six heures et demie du matin, dans le bruit des conversations.... *Liberté*, 29(6), 22–25.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

À six heures et demie du matin, dans le bruit des conversations...

... j'attends. Qu'est-ce que j'attends précisément? La pensée est un cercle vicieux, je crois bien, et j'attends ce qui n'est pas l'entraînement mécanique de la pensée, ce qui n'est pas non plus l'entraînement mécanique des mots ni des images. J'attends un mouvement d'une autre sorte, que je ne saurais définir, mais qui, quand il me prend, me donne l'impression très nette d'appartenir au mouvement de l'univers et à l'amour qui le maintient.

Je suis dans un restaurant, et pour y venir, j'ai effectué la route de nuit. J'ai une heure et demie devant moi. C'est ainsi onze mois sur douze, cinq jour sur sept. Est-ce le bruit des conversations qui me rend conscient du mouvement de l'univers? Ce sont toujours les mêmes visages que je vois, les mêmes conversations que j'entends depuis des années, à peu de chose près. Il y a là plusieurs personnes dont je pourrais presque écrire la vie. Pour deviner beaucoup, il suffit parfois d'une phrase entendue, comme celle-ci que me glissa un matin un déneigeur de nuit descendu de son camion, sur le ton apitoyé et complice de qui connaît la difficulté:

— Moi aussi, j'écris un livre.

S'il avait su que je n'en écrivais aucun, il m'aurait considéré comme moins que rien. Aussi ai-je fait semblant d'être dans la combine.

À six heures et demie du matin, dans les restaurants, il n'y a que des habitués. Par exemple, la jeune femme en vert et le jeune homme en gris. Elle est petite et blonde. Pendant qu'il lui lit les titres du journal, elle le regarde du coin de l'œil en souriant par en

dessous, et tous les titres, l'un après l'autre, pâlisent devant la nouvelle de leur complicité matinale. En franchissant la porte, ils ont quitté un monde pour un autre. Celui où ils sont maintenant avec moi est une fracture du temps, ce sont des limbes. À regarder les tables, il me semble que je ne suis pas seul à attendre. De partout se dégage une puissance d'attente que plusieurs satisfont par la conversation qui ne sait où elle va, la délectation du déjeuner servi ou du premier café. Je suis le seul, il est vrai, à attendre non loin d'un crayon et d'un cartable démantibulé, recollé, entouré de bandelettes, appelé par les enfants le «programme noir» et que je ne me résigne pas à remplacer parce qu'il est le cadeau d'une amie.

Je vois défiler des images. Pourquoi les fleurs de lis du drapeau du Québec? Voilà qu'elles sont des flèches de girouette, une pour chacun des points cardinaux. Elles se tournent tantôt vers l'Europe, tantôt vers les États-Unis, haïssant les uns pour aimer l'autre, ou inversement. Puis l'image du Québec hors de ses gonds fait place à Frédéric Soulié, le jeune romancier ironique et fin, qui en toute logique aurait dû supplanter ce gros pataud de Balzac. Je vois quelqu'un ficeler un roman subtil. C'est Soulié. Il vient de signer son arrêt d'oubli. Deux vers s'affichent sur son front:

Par délicatesse

J'ai perdu ma vie

Qu'est-ce que tout cela signifie? Soulié s'estompe et apparaissent Borges et Cervantes, Borges, reculant devant les pets d'un Sancho sud-américain, se replie sur le choix et le placement des adjectifs et sur des arabesques prudentes, dans un espace vierge. Puis plus rien. C'était trop beau: voilà que dans l'espace vierge s'engouffre la chevauchée des Walkyries agricoles de Graeme Gibson, Rochefoucauld Hackett en tête. La poussière retombe, et c'est une vision idyllique: «le petit Beauchemin» est couronné de lauriers par la maîtresse; il a écrit qu'une rivière est «un ruban d'argent», et Balzac en personne le félicite. Après quoi m'apparaît un ami mort récemment. Il est couché dans sa maison de ferme, un fusil à côté du lit. C'est son dernier hiver. Les exploits de Louis Cyr défilent devant lui. Son grand regret: n'avoir jamais tiré un autobus avec ses dents. Il revoit ses manœuvres dans la boue avec des camionnettes exténuées. L'agriculture et l'élevage manqués. L'aube de Pâques, quand

il descendait au ruisseau pour recueillir l'eau de la résurrection. Il se plaint à moi de n'avoir pas de tête. Je lui réponds que travailler du chapeau n'est pas nécessairement une réussite, et que j'ai de cela beaucoup de preuves, à commencer par mon propre exemple. J'ajoute que, dans sa vie, il a su faire de l'action la sœur du rêve, et que j'ai entendu parler d'un certain Baudelaire qui ferait grand cas de lui. Puis tout s'efface. L'accélération des images mène vers leur fin. Le restaurant, la terre, le temps, tout se met à exister dans une brume.

De quoi ai-je l'air à ce moment? Sans doute d'un véritable poète, avec l'œil fixe et vague des vaches qui regardent les trains. C'est à ce signe qu'on reconnaît les poètes généralement, et le déneigeur ne s'y est pas trompé. Sacrifier quelques moments à cette image est une marque de bienséance appréciée de la serveuse. Cela lui permet de comprendre pourquoi le café refroidit, pourquoi la tuque est oubliée sur le siège, pourquoi la cigarette menace de brûler la table, pourquoi le lait renverse, pourquoi le prix de la consommation est mal interprété, pourquoi la monnaie roule par terre et quelques autres petites bévues «poétiques» qui n'échappent pas à son œil exercé.

Il serait également poétique d'évoquer, à ce moment précis, le lever du jour, l'heure glauque, le réveil de la nature ou la lumière blême du Caravage, qui fascine un personnage du *Déclin de l'empire américain*. À vrai dire, je ne m'en occupe pas. Non, tout est dans le bruit des conversations, dans le pas de ceux qui entrent et qui sortent, dans le galop de la serveuse, dans l'œil omnipotent et maternel de la patronne, tout cela devenu musique insaisissable, qui parfois se condense; tout cela perçu à travers la brume résonnante du nuage d'inconnaissance, à travers le flottement et l'incertitude au sein desquels tout ce qui se passe à six heures et demie du matin, à cet endroit, me plonge invariablement depuis des années.

Quel nom donner à ce flottement? Quelle place lui trouver dans la panoplie des phénomènes? Je connais bien l'entraînement de la pensée, qui rebondit de contraires en contraires, tous également doués de points d'appui valides. Je connais bien l'entraînement des mots et des images, autre cul-de-sac mécanique. Ce flottement, c'est autre chose, c'est la liberté, l'effacement des contingences, et pour

les circonstances de la liberté, le bruit des conversations à six heures et demie est une définition nouvelle.